

ANNA CAZINE

Enquête royale à Sandringham



Anna Cazine

Enquête Royale à Sandringham

© Anna Cazine, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8725-5

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le matin du 27 décembre 2004

La météo était étonnamment clémente pour cette fin décembre. L'une des dames de compagnie de la reine, lady Helena, avait eu envie de marcher, ce qui ne tentait pas son amie lady Susan ; elle était donc sortie seule. Elle laissait vagabonder ses pensées, quand elle se dit qu'elle pourrait retrouver Charles et passer un petit moment à discuter avec lui. Ce serait plaisant, après tous ces jours passés en nombreuse compagnie. Elle le savait occupé à replanter des arbrisseaux de pure souche anglaise, c'était le cas de le dire. Elle se dirigea donc vers le petit verger, situé non loin de l'aile est du château. Elle aperçut le prince, en tenue de jardinage, agenouillé devant un jeune pommier, un peu plus loin.

— Charles, appela-t-elle.

Pas de réaction.

— Charles ! cria-t-elle plus fort.

Toujours rien.

« Il est tellement concentré que le monde pourrait bien s'écrouler, il ne s'en rendrait pas compte ! » pesta-t-elle intérieurement.

Il lui fallut donc s'approcher davantage.

— Et bien, Charles, vous ne m'entendez même pas arriver !

Elle était juste derrière lui. Elle lui posa la main sur l'épaule, il s'effondra en avant. Elle se précipita pour essayer de le relever.

— Mon dieu, Charles, vous ne vous sentez pas bien ?

Elle eut une sensation humide, tiède et poisseuse sur les mains. Elle baissa les yeux pour les regarder, et les vit, couvertes de sang. Elle poussa un hurlement.

Trois jours plus tôt, la famille Windsor s'apprêtait à passer Noël en famille.

Le jour de l'installation

Elizabeth, confortablement installée à l'arrière de la Bentley bordeaux, jeta un rapide coup d'œil à son époux assis à côté d'elle. Elle ne put retenir un petit soupir qui mêlait satisfaction et nostalgie. Elle était partagée entre la joie d'arriver au château de Sandringham pour les fêtes de Noël, et l'amertume qui s'imposait à elle en franchissant les grilles.

Le souvenir de cet instant qu'elle avait vécu en 1952, en arrivant à cet endroit précis un jour de février, pour la première fois en tant que reine, lui pesait encore. C'était là que son papa bien-aimé s'était éteint dans son sommeil, et c'était là qu'elle était venue lui rendre hommage et lui dire adieu, dès son retour précipité du Kenya. Elle séjournait alors au Treetops, un pavillon d'observation construit dans un figuier géant, en compagnie de Philip. Ils avaient pu admirer les animaux venus s'abreuver à proximité. Son jeune époux était même intervenu lorsqu'un éléphant s'était dirigé vers eux. La légende disait que ce 5 février, elle était montée au Treetops en princesse, et que le 6, elle en était descendue en reine. C'était Philip qui lui avait appris la triste nouvelle. Bien sûr, elle savait que son père était malade, mais elle ne soupçonnait pas la gravité de son état. Les médecins n'avaient pas prononcé le mot de « cancer » lors de l'ablation de l'un de ses poumons.

Franchir les grilles de ce château la renvoyait irrémédiablement à cette époque. Et depuis, ces sentiments opposés de joie et de peine remontaient à la surface. Philip, connaissant bien son épouse, restait alors silencieux jusqu'à l'arrêt du véhicule devant l'entrée principale de la grande bâtisse rouge. Elle lui savait gré de la laisser dans sa bulle, d'autant que tous deux étaient conscients que ce moment ne s'éterniserait pas.

Avant même sa descente du véhicule, la reine avait repris toute la maîtrise d'elle-même et affichait un sourire radieux. Il était de notoriété publique qu'elle aimait son domaine, qui lui appartenait en propre, comme son domaine adoré de Balmoral, en Écosse.

Les fêtes de Noël lui permettaient également d'être entourée de sa famille proche, et c'était une période pendant laquelle elle pouvait couper un peu avec la

vie très protocolaire de Buckingham. Bien entendu, elle avait encore de nombreuses obligations et elle restait très attentive aux affaires du pays, fidèlement secondée par son très efficace secrétaire particulier, Martin Fauster. Seul son entretien hebdomadaire avec le Premier Ministre se faisait par téléphone, toujours le mardi à dix-huit heures, et non pas en face-à-face comme à Londres. Sandringham était un château privé et elle entendait qu'il le restât. Elle n'y recevait que sa famille ou des personnes qui lui étaient proches.

Le couple royal arrivait le jeudi précédant Noël, juste avant les autres invités. Cette année, ils n'avaient que deux jours avant cette fête familiale.

La voiture avait lentement remonté l'allée gravillonnée, et elle stoppa devant le porche monumental de briques rouges. Philip coula un regard discret vers son épouse. Son visage jusqu'à très fermé, s'était métamorphosé. Le rose était revenu sur ses joues, et elle souriait. Il lui tapota la main, tandis qu'un valet ouvrait la portière.

Enveloppée dans un manteau vert sapin de circonstance, et coiffé d'un charmant chapeau assorti, orné de plumes, elle fit un léger signe de tête en direction du personnel qui l'accueillait. Philip se plaça juste derrière elle, et tous saluèrent le couple royal, les femmes d'une révérence, les hommes en inclinant la tête. Ils étaient contents d'accueillir les illustres propriétaires, mais aucun ne prit la liberté de leur adresser la parole, ne serait-ce que pour leur demander s'ils avaient fait bon voyage ou s'ils étaient satisfaits de leur arrivée dans le Norfolk. La réaction eût été glaciale. En effet, le couple royal était respectueux envers ses employés, mais il tolérait mal les familiarités, à quelques exceptions près. Ainsi, Elizabeth avait une grande estime et une totale confiance en son habilleuse, Angela Kelly.

Cette dernière avait pour rôle de préparer ses vêtements ou de sélectionner quelques tenues parmi lesquelles la reine faisait son choix ; elle créait également des vêtements, en choisissant les tissus et les motifs chez les meilleurs fournisseurs londoniens ; et elle notait scrupuleusement ce que la reine portait et à quelle occasion, afin d'éviter toute redondance malvenue. Toutes deux avaient construit une amitié joyeuse. Il n'était pas rare de les entendre rire ensemble dans les couloirs des châteaux. La souveraine était d'ailleurs un peu ennuyée qu'Angela ne fût pas présente pour les fêtes de fin d'année. Aucun engagement officiel n'étant programmé, l'habilleuse était partie quelques jours dans sa famille, dans le nord de l'Angleterre. La reine pouvait tout de même compter sur

Mary Palton, qui secondait efficacement l'habilleuse officielle.

Elizabeth appréciait également Mary, qui se montrait discrète, et qui avait vite appris les ficelles du métier. Elle constata d'ailleurs avec satisfaction qu'elle faisait partie du personnel qui l'accueillait. Elle lui adressa un léger signe de tête, presque imperceptible, mais que Mary remarqua. Cette dernière rosit légèrement et pensa, non sans soulagement, que toutes les affaires de la reine avaient trouvé leur place dans le grand dressing. Tout était en ordre pour son arrivée.

Dès que le couple royal eut pénétré dans le grand hall, deux valets s'empressèrent de prendre les manteaux et chapeaux. Le couple se dirigea ensuite immédiatement vers le grand salon. Ils s'installèrent chacun dans des fauteuils jaune pâle aux accoudoirs épais.

La reine poussa un soupir de soulagement.

— Il est bientôt l'heure du thé, cela me fera un bien fou.

Philip approuva en souriant. Elle reprit :

— Ces déménagements sont tout de même fatigants. Je veux dire, aller à Balmoral, c'est différent : nous savons que nous allons nous installer un bon moment, nous avons vraiment l'impression de vacances. Ici, c'est plus effervescent. Le séjour est plus court, plus mouvementé, et j'ai l'impression qu'on emporte avec nous autant de choses et d'employés qu'en Écosse.

— Cette impression doit aussi venir du fait que nous arrivons la veille du réveillon ! Le fait de venir le jeudi avant Noël, forcément...

Il laissa sa phrase en suspens. Il ne voulait pas critiquer ouvertement le protocole une fois de plus, mais franchement, s'ils étaient arrivés le mardi, ils auraient eu le temps de se retourner avant l'arrivée de toute la famille et le début des festivités. D'ailleurs, son épouse venait de parler de leurs employés : il n'avait même pas reconnu tout le monde ! Cela le contrariait quelque peu, c'était la première fois que cela lui arrivait. Comme si elle lisait dans ses pensées, son épouse déclara pensivement :

— J'espère que les nouveaux membres du personnel seront à la hauteur et s'intégreront vite.

Philip leva les sourcils d'un air interrogateur. Le remarquant, elle continua :

— Oui, il y a eu comme une épidémie de malchance, ces derniers temps, ici. Le garde-chasse, le vieil Harold, s'est fait une fracture du bassin, il est arrêté pour au moins cinq mois. Charlotte, ma femme de chambre, a de gros problèmes au poignet et ne peut plus travailler non plus, elle doit subir une opération ; et enfin, madame Asher, employée aux cuisines, s'est cassée le col du fémur ! Nous serons amenés à faire la connaissance de leurs remplaçants dans les heures à venir.

— Eh bien, en effet ! Vous me rassurez, je croyais que je devenais gâteux, commenta nonchalamment le prince consort. Ils ont vingt-quatre heures pour être opérationnels.

Changeant totalement de sujet, il poursuivit :

— Demain, j'irai faire un tour à Woodfarm, et j'imagine que vous rendrez visite à vos élevages ?

— Absolument, rétorqua vivement la reine. J'ai hâte de voir comment les jeunes ont évolué.

Woodfarm était une petite ferme un peu à l'écart du domaine. La partie habitation contenait tout ce qu'il fallait pour y séjourner, y compris une cuisine. Philip y passait beaucoup de temps, et y menait les projets qui lui tenaient à cœur. C'était pour lui l'endroit idéal où passer sa retraite. Quant aux élevages dont ils parlaient, il s'agissait des chevaux et des chiens de la reine, installés sur le domaine. C'était là que naissaient, grandissaient et s'entraînaient les meilleurs chevaux d'Elizabeth, et là aussi qu'elle faisait élever des corgis, des terriers, des labradors et des dorgis, croisement entre ses corgis et les teckels de Margaret, sa sœur regrettée.

Ils furent interrompus par un valet qui apportait un plateau bien garni pour le thé. Bien qu'il eût déjà salué les souverains à leur arrivée sous le porche, il inclina de nouveau la tête devant la reine et le prince consort, en accompagnant son geste d'un « Madame » puis d'un « Monsieur » respectueux.

— Bonjour, Georges, répliqua-t-elle.

L'homme, de taille moyenne et aux tempes grisonnantes, déposa les tasses sur la petite table devant leurs fauteuils, y versa du thé, et disposa l'assiette de sandwiches au concombre, les préférés de la reine. Dès qu'il fut sorti de la pièce, la reine et son époux s'emparèrent chacun de leur tasse et burent quelques

gorgées du liquide bien chaud. Elizabeth poussa un soupir d'aise. Elle jeta un regard vers la fenêtre la plus proche d'elle, mais la nuit était déjà tombée, et elle ne distinguait rien.

— Pensez-vous que nous aurons la chance d'avoir quelques flocons pour Noël ? Enfin, bien sûr, Louise est un peu petite pour bien en profiter. J'espère que d'ici quelques temps, d'autres petits-enfants, et pourquoi pas, arrière-petits-enfants, courront dans nos couloirs.

— Sophie et Edward donneront sans doute un petit frère ou une petite sœur à Louise sans trop tarder, j'imagine. Et c'est vrai que certains de nos petits-enfants ont l'âge d'être parent. Que le temps passe vite !

— Oui. Et pour ce réveillon, hormis Louise qui n'a que treize mois, nous n'aurons que des adolescents ou de jeunes adultes peu sensibles aux joies de Noël. Enfin..., soupira Elizabeth.

— Ne mettons pas la charrue avant les bœufs. C'est bien aussi qu'ils prennent le temps avant de s'engager. Inutile de risquer un nouveau fiasco et des scandales à répétition !

Elle approuva d'un signe de tête et grignota pensivement un sandwich. Elle reprit :

— Je pense à William. Cela fait environ un an qu'il fréquente cette jeune miss... Middleton. Évidemment, elle ne fait pas partie de notre monde, cela risque de jaser. Mais au cas où cette histoire devrait durer et être sérieuse, nous nous devons de la préparer. Il faudra qu'elle soit prête et consciente de ce à quoi elle s'engage. Ne répétons pas les erreurs du passé.

— Ma saucisse, s'amusa Philip, ne nous énermons pas. J'imagine que nous l'inviterons quand elle sera officiellement fiancée avec William, s'ils en arrivent là. Ce qui ne semble pas être pour tout de suite.

— En effet, nous suivrons le protocole.

— Comme d'habitude, maugréa-t-il. Bref. Nous n'en sommes pas encore là. Profitons de notre petite collation, et de ce Noël qui arrive, même s'il manque d'enfants à votre goût !

Elizabeth lui rendit son sourire et s'autorisa à s'installer un peu plus

confortablement dans le fauteuil.

— Dites, s'inquiéta soudainement son époux, j'espère que le pudding a suivi, malgré tout ce chambardement dans les employés. J'adore le pudding de Noël préparé par le chef.

— J'espère, oui. Nous pouvons toujours demander confirmation en cuisine, mais je doute qu'il soit resté à Buckingham, rétorqua-t-elle.

Georges, le valet, refit une brève apparition, pour vérifier s'il pouvait débarrasser. Philip lui fit un signe rapide lui confirmant qu'ils avaient terminé. Tandis que Georges regroupait tout sur son plateau, le prince consort, décidément préoccupé, lui demanda de vérifier la présence du pudding en cuisine. Le valet eut un regard inquiet et balbutia un « euh » hésitant.

— Un problème ? s'enquit le prince un peu sèchement.

— C'est-à-dire, il n'y a personne en cuisine, en ce moment, hormis madame Eastwood.

— Qui est-ce ? Ce nom ne me dit rien ?

— La nouvelle cuisinière. Je doute qu'elle sache où est le pudding.

— Et bien, rien ne coûte de lui demander ! s'agaça-t-il.

— Euh oui, mais euh, elle est, comment dire, pas très facile. Mieux vaudrait attendre que...

— Allez vous renseigner !

Le valet s'inclina précipitamment et sortit.

— C'est inconcevable ! Cette nouvelle cuisinière lui fait plus peur que moi ! Il faudra que j'aille voir ce phénomène par moi-même ! s'insurgea-t-il, tandis qu'Elizabeth ne pouvait s'empêcher de rire.

Le valet fut rapidement de retour, la mine déconfite.

— Je ne peux pas vous apporter de réponse, Monsieur. Madame Eastwood ignore où se trouve le pudding.

— Que vous a-t-elle dit exactement ?